



utbm
université de technologie
Belfort-Montbéliard

HE 05

Semestre automne 2010

HE 05 - 20 10 A - FS 01 - 01

Examen final

Vous traiterez au choix l'un ou l'autre des deux sujets suivants en indiquant clairement en tête de copie le sujet choisi.

Sujet 1 : dissertation

Ingénieurs et techniciens en France au XIX^e siècle

Vous composerez un ensemble problématisé et structuré sur la question, en ayant soin d'étayer votre propos d'exemples historiques et en ne négligeant aucun aspect du sujet.

Sujet 2 : commentaire de document

En mobilisant vos connaissances, vous rédigerez un commentaire synthétique, problématisé, critique et structuré sur le document suivant (voir p. suivante).

V. Hugelberger

Il ne faut donc pas que l'ingénieur borne son action à l'atelier. S'il veut être un chef dans toute la belle acception du terme, il doit encore se pencher sur la Cité comme un médecin vers le cœur de celui dont il surveille la santé : les battements qu'il entendra lui en diront plus long que de longues observations en usine.

Sans doute, le contrat de travail n'exige pas cela ; le salaire sur lequel on s'est mis d'accord équilibré, au point de vue juridique, le labeur effectué : *do ut des*. Sans doute, la fabrication terminée, chacun peut rentrer chez soi et vaquer aux occupations qui lui plaisent sans s'occuper de ce que fait l'autre. Sans doute, des sceptiques conseilleraient même cette ignorance mutuelle en dehors de l'usine : « Qu'allez-vous ennuyer les ouvriers chez eux, ils ont bien assez de vous voir pendant les huit heures de travail, laissez-les tranquilles ; ils ne

tiennent pas du tout à ce que vous mettiez le nez dans leurs affaires, et en allant troubler leur quiétude, vous courez au-devant de cruelles déceptions sans compter les tracas et les soucis qui vous lasseront vite ! »

Sans doute... aussi n'est-ce pas en chef que l'ingénieur pénètre dans la Cité : mais en *ami*. Ce n'est pas l'ingénieur qui se mêle à la vie privée de ses ouvriers ; c'est l'homme qui vient trouver l'homme et qui cherche à faire fructifier l'estime née dans la communauté d'efforts. Les clauses du contrat de travail sont remplies, mais non celles de la chartre d'amour qui doit lier les hommes entre eux. Il n'est pas question de s'implanter dans l'intimité du Foyer et de canaliser l'activité des gens en dehors de leurs ateliers. On cherche simplement à renforcer les liens de sympathie qui naissent à l'occasion du travail et à se serrer les coudes dans la frêle barque qui nous emporte, pauvre humanité balbutiante, vers notre Destin.

Nous faisons un tout, ouvriers et ingénieurs, riches et pauvres, faibles et forts ; pourquoi vivre loin des autres, pourquoi laisser naître, par un égoïsme criminel, des malentendus qui engendrent des haines dont tous nous pâtissons ? Ceux qui unissent leurs forces pour gagner en commun le pain quotidien ne peuvent-ils donc pas se connaître ailleurs que sur le chantier ? Leurs cœurs ne sont-ils pas capables de battre du même rythme, les douleurs et les joies ne peuvent-elles être partagées, et le plus instruit, le plus privilégié par la naissance

l'imprudent s'est mis en plein courant d'air parce que « ça faisait meilleur ». Maintenant, atteint d'une congestion pulmonaire double, il suffoque dans son lit. Le médecin vient de partir soucieux, répondant sans précision aux questions angoissées que lui posait la femme. En sortant, il a croisé l'ingénieur qui venait aux nouvelles. Quelques mots échangés à voix basse ont fixé celui-ci. Il entre et, pour dissimuler son inquiétude, prend un ton enjoué :

— Eh bien, madame Beaudemont, comment va ce malade ?

Pour toute réponse, de grosses larmes perlent aux paupières de l'épouse toute désespérée.

— Allons ! Il faut avoir bon espoir ! Que diable, on l'en sortira ! Il faut lutter, ce n'est pas le moment de perdre courage.

Il pénètre dans la chambre du malade dont les yeux brillent en reconnaissant « le chef » qui se penche vers lui et, paternel, plaisante :

— Alors, Beaudemont, vous n'avez pas honte d'être encore au lit ? Vous savez pourtant bien qu'on a besoin de vous, là-bas.

Et l'autre, à voix basse :

— Chef, j'ai mon compte.

— Voulez-vous bien vous taire ! Un costaud comme vous n'a pas le droit de dire ça. Vous allez me la fiche à la porte, cette maladie. Je veux, vous m'entendez bien, je veux que dans quinze jours vous soyez sur pied : le four n° 3 va nous lâcher et j'ai besoin de vous pour le réparer...

ou par la culture ne peut-il guider ses compagnons de travail dans la vie courante, dans leurs affaires, dans leurs detentes ? Ne peut-il les aider à devenir meilleurs, plus instruits, plus heureux ? Si. Avec délicatesse, avec amitié, avec amour, conscient de donner un peu de ce qu'il a reçu, de corriger pour sa part ce que la vie a d'injuste, l'ingénieur va dans la Cité au milieu de ses ouvriers, il participe à leur vie, il les conseille, il les encourage, il les instruit. En cela, il ne fait œuvre ni de fausse démagogie, ni de vaine utopie : il accomplit tout simplement un devoir que notre siècle d'égoïsme veut ignorer, mais que nos pères connaissaient mieux, car, plus que nous, ils étaient du Christ : le devoir social.

AVEC CEUX QUI SOUFFRENT

Midi. La Cité est en fleurs : il fait bon, en ce mois de mai, goûter les caresses du soleil. Sur le pas de leur porte, ceux qui « sont de nuit » sont bêtement les lézards. Des enfants jouent sous une tonnelle. Ici des grappes de lilas épousent un cintre au-dessus de la porte d'un jardinet, là une ménagère étend du linge bien propre en redonnant un refrain de jazz. On se croirait dans la Cité du bonheur.

Pourtant, dans une de ces maisons, un homme hoquette : c'est Beaudemont, le maçon. L'autre soir, après la réparation d'un four dont la voute menaçait de choir, il est allé « prendre le frais ».

Le malade se laisse prendre à cette magie du métier.

— Le four ? C'est au moins par le cintre qu'il s'en va ?

— Tout juste... Vous l'aviez bien prédit à la dernière réparation.

L'homme revoit « son usine », « ses fours » qu'il aime vraiment parce que ce sont les amis grâce auxquels il gagne son pain ; il pense à ses compagnons d'équipe, il s'enquiert d'eux... et son angoisse semble se dissiper ; mais au moment où l'ingénieur va le quitter, l'idée fixe revient.

— Chef... y a mes p'tits. Si des fois il m'arrivait malheur... il faudrait pas les abandonner... parce que... mes p'tits, voyez-vous, c'est sacré, ça s'rait quand même terrible... dites-moi qu'on les abandonnera pas...

L'ingénieur se rapproche encore, lui prend la main, et tout doucement, à l'oreille, comme une maman qui calme son enfant :

— Non, Beaudemont, soyez sans crainte, vos gars ne seront pas seuls ; ils sont gentils, ces petits, on les aime bien... comme on vous aime vous. Vos amis, vos camarades s'occuperont d'eux ; j'y veillerai moi-même, je vous le promets ; mais ne vous mettez pas toutes ces idées en tête, vous guérirez, il faut guérir. Restez bien sous vos couvertures, laissez-vous soigner très sagement et, quand je reviendrai, je *veux* vous trouver mieux.

Dans la cuisine, c'est la femme maintenant qu'il faut consoler. Elle dit son affreuse angoisse : trois

petits, l'aîné a quatre ans, pas de famille, elle-même très affaiblie par ses couches rapprochées ; la mort du père serait la misère complète. Ce foyer fait songer à un navire en détresse dont le capitaine est tombé à la mer. Il faut organiser les secours, redonner du cœur à ceux que l'imminence du danger affole si naturellement. C'est ce que fait maintenant l'ingénieur : un mot à une voisine, aux Sœurs de l'hospice, au secrétaire de la Caisse de secours, et un rayon du soleil qui met tant de joie dehors apportera dans le petit logement un peu d'espérance, un peu d'encouragement pour passer le cap.

*
*
*